

Retranscription·Transcription Oski Awoyo

26.02.2025

Français

Amed (Centre CLARK) : Je suis Amed, je viens de Cuba, je suis aussi immigrant et je travaille à CLARK. Oski, peux-tu nous parler un peu de ton travail ?

Oski : Il y a environ un an, j'ai commencé à observer la manière dont certaines textures me font ressentir des choses, tout comme les peintures peuvent susciter des émotions. Je me suis demandé comment certaines textures que l'on retrouve sur les murs dans la vie quotidienne pouvaient produire le même effet. J'ai remarqué que j'étais attiré par un certain type d'art, celui que je rencontrais tous les jours sur les sols, les murs et toutes sortes de surfaces, non pas parce qu'il était extraordinaire, mais parce qu'il provoquait quelque chose en moi. J'ai commencé à photographier toutes les textures qui me faisaient ressentir quelque chose, que ce soit de positif ou de négatif. J'ai commencé à peindre par-dessus ces photographies. Tout au long de ce processus, j'ai commencé à sentir qu'un certain langage se développait, et j'ai suivi mon intuition dans le choix des couleurs et des textures. Je finissais par donner aux œuvres des titres associés à ce qui se passait dans ma vie à ce moment-là, sans lien direct avec l'œuvre, simplement pour engager un dialogue avec le public.

Amed : Donc, juste l'émotion, sans raison.

Oski : Il y a parfois des éléments figuratifs que je tire de différents endroits de ma mémoire. Si je les vois apparaître sur la toile, je les laisse émerger.

Amed : Est-ce que ces émotions sont liées à ton expérience en tant qu'immigrant ?

Oski : Oui, il y a un sentiment de nostalgie qui ressort de temps en temps. Je médite souvent, ce qui m'apporte un sentiment de vide et de paix que j'utilise pour créer. À d'autres moments, c'est cette énergie que je ressens à l'intérieur de moi que je transpose sur la toile.

Participant-e : Au Nigeria, nous avons une palette de couleurs particulière, et je trouve intéressant d'utiliser cette palette pour exprimer des émotions, surtout ici au Canada, parce qu'elle peut provoquer un sentiment de chez-soi, ou de mal du pays. On peut retrouver ce même sentiment lorsqu'on va au Mexique, à Cuba et même ici, en hiver. C'est intéressant de voir comment ces lieux coexistent et se mélangent dans ton travail.

Oski : C'est ma mère qui m'a appris à reconnaître des visages dans les rochers, les nuages et d'autres choses inanimées. Cette attention aux détails a ouvert mon imagination et s'est reflétée dans mon travail. Maintenant, je vois des visages partout (rires).

Participant-e : *en espagnol* Pourrais-tu parler davantage du processus par lequel tu exprimes tes émotions à travers une peinture ? Cela m'intrigue parce que je ne suis pas artiste, mais je peux me reconnaître dans ton expérience puisque je viens de la République dominicaine, et je me reconnais dans le chaos présent dans ton travail.

Oski : Pour cette peinture, j'ai utilisé cette palette de couleurs et je l'ai laissée parler, et à un moment donné, j'ai compris qu'elle parlait d'un amour qui fait mal. J'étais sur le point d'utiliser la toile pour peindre par-dessus et commencer quelque chose de nouveau, mais un sentiment aussi grand qu'un

nauffrage m'a forcé à ne pas le faire. Je n'essaie pas de contrôler l'émotion, je la laisse parler. La seule chose que j'essaie de contrôler, c'est une certaine forme de narration. Sinon, le but est de susciter des émotions chez le ou la spectateur·ice. J'espère apporter quelque chose de positif à quelqu'un.

Une narration qui revient souvent est celle du carnaval, et la manière dont mes personnages portant des masques peuvent agir comme une forme de guérison, mais aussi de protection. Je comprends les masques comme des couches à découvrir, pour toutes les fois où j'ai été blessé. Ces masques sont également liés à la tradition taïno, qui est associée à la force. Ils repoussent les mauvais esprits. Quand j'étais enfant, les personnes masquées me faisaient peur. Mon père me disait de regarder leurs mains, pour me rappeler qu'elles étaient humaines et laisser tomber la peur.

Amed : Tu parles de ton processus comme étant viscéral, mais aussi comme une forme de guérison, une façon de prendre soin de toi. Nous avons parlé plus tôt de l'idée d'auto-décolonisation. Penses-tu que cette attention portée à tes émotions contribue à cette idée ?

Oski : Je ne veux pas utiliser mon histoire comme une manière de vendre sur le marché de l'art. Ça signifie que je ne réfléchis pas à l'avance à ce dont mon travail parlera. Je ne veux pas que ce soit prémédité. Je laisse une autre forme d'intelligence s'exprimer à travers moi plutôt que d'utiliser ce que j'ai appris à l'école. La colonisation, c'est tout un ensemble de comportements appris à travers la société. Pour moi, ne pas dépendre de ces connaissances, c'est une forme d'auto-décolonisation. Cela est également lié au symbole du masque. J'ai commencé à peindre des têtes décapitées qui étaient masquées, et celles-ci représentaient la partie formatée de l'identité.

Participant·e : Je viens d'Ouganda, et nos traditions liées aux masques sont très similaires. Elles parlent également de nos peurs.

Oski : Oui, beaucoup de personnes d'origine haïtienne viennent d'Ouganda.

Participant·e : On retrouve aussi cela au Mexique, avec de grandes personnes masquées qui viennent nous poursuivre pendant le Jour des Morts. Chaque État a son propre masque.

Amed : Les masques dans la culture afro-cubaine viennent de cette tradition nigériane. Les masques représentent les dieux. Ils s'activent à travers l'esprit de la personne qui les porte. Je trouve ça tellement beau de voir les différentes traditions du masque dans toutes nos cultures. Les artistes contemporain·e·s s'inspirent continuellement de ces traditions et les adaptent aux problématiques contemporaines. Cela montre à quel point nous sommes tous et toutes connecté·e·s.

Participant·e : Je suis immigrant·e de Cuba, je suis arrivé·e ici il y a environ six ans. Peux-tu nous parler davantage de ton expérience en tant qu'immigrant ? Je trouve ce que tu fais très inspirant.

Oski : Mon expérience a été plutôt facile. J'ai commencé à rénover des maisons ici pendant quelques mois. Je suis ensuite retourné chez moi, puis je suis revenu à Montréal un an plus tard, parce que je voulais en apprendre davantage et parce que le contexte politique en Haïti était devenu plus difficile. Je suis retourné aux études et je me suis lié à une communauté de personnes, ce qui m'a aidé à faire la transition. J'ai rencontré des gens du milieu de l'art qui sont généralement plus ouverts d'esprit. Cela m'a fait me sentir chez moi.

Amed : La communauté est tellement importante. Et ce que nous faisons ici est tellement important : être ensemble.

Oski : J'ai ensuite fait ma première exposition solo à la Maison d'Haiti. J'y ai rencontré beaucoup de personnes que je ne connaissais pas. Je me suis vraiment exposé, j'ai fait les choses dont j'avais peur pour sortir de ma zone de confort. La médiation culturelle en faisait partie. J'ai rencontré beaucoup de personnes tout au long de ce processus. Toutes les choses qu'on a peur de faire — apprendre, danser — sont des portes d'entrée vers une nouvelle vie.

Dans cette peinture, je représente mon père sous la forme d'un démon, en raison de toute la toxicité qu'il m'a transmise. Mais je ne lui en veux pas, je reconnais que ces choses ont également été transmises de génération en génération. Peindre à ce sujet a en fait aidé notre relation.

Participant-e : Comment gères-tu le désir de peindre quelque chose de beau et le besoin de peindre quelque chose de brut pour exprimer tes émotions ?

Oski : Je pense que mon travail évolue naturellement vers un espace plus doux, alors la beauté apparaîtra naturellement. Je veux aussi approfondir la culture taïno et l'histoire des Premières Nations ici. Je veux que mon travail apporte de la guérison. Cette peinture que vous voyez ici, je l'ai intitulée No Gods No Flags Just Flowers. Je peignais en écoutant de la musique et j'ai regardé ce que je faisais, puis j'ai réalisé que cela ressemblait à des fleurs. C'est là que je suis le plus heureux, lorsque je suis dehors à regarder des fleurs, à regarder une étendue d'eau, des choses qui n'ont pas d'idées, qui sont simplement ça. Je voulais faire une exposition pour tout le monde, créer un espace où n'importe qui puisse apprécier l'exposition, en contraste avec toute cette tension qui existe à l'extérieur. Je crois que l'humanité fonctionne mieux dans l'unité.

English

Amed (Centre CLARK): I'm Amed, I'm from Cuba, I'm also an immigrant, and I work at CLARK. Oski, can you tell us a little bit about your work?

Oski : About a year ago, I started observing how certain textures make me feel, just like paintings can trigger emotions. I was curious as to how certain textures on a wall in everyday life can do the same. I noticed I had an attraction to a certain type of art, the art that I encountered everyday on floors, walls and any surfaces, not because it was great, but because it triggered something in me. I started photographing every texture that made me feel something, whether it was positive or negative. I started painting over those pictures. Throughout this process, I would start feeling a certain language developing, and follow my intuition for the choice of color and textures. I would eventually title the works with things associated with my life at the moment but without any direct link to the work, just to engage dialogue with the public.

Amed : So just emotion, no reason.

Oski : There are sometimes figurative elements that I take from distinct places in my memory. If I see it show up in the canvas, I let it come out.

Amed : Are those emotions linked to your background as an immigrant?

Oski : Yes, there is this sense of nostalgia that comes out from time to time. I often meditate, which brings me this sense of emptiness and peace that I use to create. Other times, it's this energy I feel inside that I charge onto the canvas.

Participant : In Nigeria, we have this specific color palette, and I think it is interesting to use that palette to express emotions, especially here in Canada, because it can trigger a feeling of home, or homesickness. You can find that same feeling when you go to Mexico, in Cuba and even in winter here. It's interesting to see how these places coexist and merge in your work.

Oski: It's my mom that taught me to recognise faces in rocks, clouds and other inanimate stuff. This attention to detail opened up my imagination and reflected in my work. Now, I see faces everywhere (*laughs*).

Participant : **in spanish** Could you speak more about the process of expressing your emotions throughout a painting? It is curious to me because I am not an artist, but I can relate to your experience as I am from the Dominican Republic, and I relate to the chaos in your work.

Oski : For this painting, I used this color palette and let it speak, and at some point I knew that it was speaking of a love that hurts. I was about to use the canvas to paint over it and start something new, but a feeling big like a shipwreck forced me not to. I do not try to control the emotion, I let it speak. The only thing I try to control is a certain form of narrative. Otherwise, the goal is to evoke the emotions of the viewer. I hope I bring something positive to somebody.

A narrative that often comes back is the one of the carnival, and how my characters wearing masks can work as a healing, but also as protection. I understand masks as layers to uncover for all the times I've been hurt. Those masks, they're also linked to the Taino tradition, which has to do with strength. They repel bad spirits. When I was a kid, the masked people scared me. My dad told me to look at their hands, to remind me they are humans, and to let the fear drop.

Amed : You speak about your process as visceral, but also as a form of healing, a way to have self care. We talked earlier about the idea of *self-decolonization*. Do you think this attention to your emotions contributes to this idea?

Oski : I don't want to use my history as a way to sell in the market. That means I don't think in advance what my work will be about. I don't want it to be premeditated. I let another form of intelligence speak through me instead of using what I learned in school. Colonization is all learned behavior from society. To not rely on that knowledge to me is self-decolonization. This is also linked to the symbol of the mask. I started painting severed heads that were masked and those represented the formatted part of identity.

Participant : I'm from Uganda, and our mask traditions are really similar. They also speak of our fears.

Oski : Yes, a lot of people of Haitian descent come from Uganda.

Participant : We also have that in Mexico, big masked people that come and chase you during the day of the dead. Each state has their own mask.

Amed : The masks in the afro-cuban culture come from this Nigerian tradition. The masks represent the gods. They activate through the spirit of the person wearing it. I find it so beautiful to see the different traditions of the mask in all of our cultures. Contemporary artists are continuously inspired by those traditions and adapt to modern problematics. It shows how connected we all are.

Participant : I'm an immigrant from Cuba, I came here about 6 years ago. Could you tell us more about your experience as an immigrant? I find what you do so inspiring.

Oski : My experience was pretty smooth. I started renovating homes here for a few months. I then came back home, and got back to Montreal after a year, because I wanted to learn more, and because the political climate in Haiti was more difficult. I went back to school and connected to a community of people, which helped the transition. I met people from the art world who are usually more open-minded. It made me feel at home.

Amed : Community is so important. And what we are doing here is so important : being together.

Oski : I then did my first solo exhibition at Maison d'Haiti. I met a lot of people there that I didn't know. I really put myself out there, did the things I was scared to get out of my comfort zone. *Médiation culturelle* was one of them. I met a lot of people throughout that process. All the things you are scared to do, learning, dancing, they are gateways to a new life.

In this painting, I represent my father as the symbol of a demon, because of all the toxicity he passed. But I don't blame him, I recognise those things were also passed down each generation. Painting about it actually helped our relationship.

Participant : How do you manage the desire to paint something pretty and the need to paint something raw to express your emotions?

Oski : I think my work is naturally taking a shift to a softer space, so the beauty will come out naturally. I also want to dig deeper into Taino culture and the first nations history here. I want my work to bring healing. This painting that you can see right here, I call it *No Gods No Flags Just Flowers*. I was painting and listening to music and I looked at what I was doing and realised that it looked like flowers. This is where I am the happiest, when I'm outside looking at flowers, looking at a body of water, things that don't have any ideas, that are just *that*. I wanted to do an exhibition for anyone, create a space where anybody can enjoy the show, in contrast to all this tension out there. I believe the human race works better as a unity.